

## *Editor's notes & reading*

### *Carnets de la rédaction*

LA LINGUISTIQUE a pris en France, depuis mai, valeur de symbole. Comme la psychanalyse. La réforme sera linguistique et psychanalytique, ou elle ne sera pas. L'« Université du monde contemporain », à Vincennes, a fait savoir qu'on y lira Chomsky (mais pas Saussure : « Nous ne sommes plus en 1916. »), (*Le Nouvel observateur*, décembre 1968). *La Quinzaine littéraire* a reproduit de larges extraits de l'entretien accordé par Roman Jakobson aux collaborateurs de l'O.R.T.F. (mai 1968). Le cinéma enfin, consécration suprême, donne à voir, à plein écran, le *Langage* de Sapir (couverture noir et blanc avec illustration ad hoc par Michel Payot, traduction revue pour la « Petite Bibliothèque Payot » par S. M. Guillemin). Merci Jean-Luc Godard! Et Yves Montand (« Un soir, un train ») trouve moyen, malgré le spectre de la Mort qui hante sa vie sentimentale, de donner à Louvain, toute contestation cessante, un cours de linguistique générale. Bref, la linguistique n'est plus, pour le grand public, une illustre inconnue.

Il ne faudrait pas croire pour autant que les publications récentes dans ce domaine soient toutes révolutionnaires. On traduit et on réédite beaucoup. Si le *Langage* de Sapir figurait déjà dans la « Bibliothèque scientifique » des Editions Payot (sa présentation sous format de poche le met désormais « à la portée de chacun »), les articles contenus dans le volume de Mandelbaum n'ont été réunis et présentés pour la première fois en français qu'en 1968, dans un recueil intitulé *Linguistique*, préparé par les soins de Jean-Elie Boltanski et publié aux Editions de Minuit, dans la collection « Le sens commun ». L'*Introduction à la linguistique*, de Gleason, dont Larousse vient de publier une traduction due à Françoise Dubois-Charlier, n'est pas non plus une nouveauté puisque l'original remonte à 1955. Les *Structures syntaxiques* de Chomsky, traduction de Michel Braudeau, au Seuil, ont attendu douze ans, mais l'écart va diminuant avec la

publication, cette année, de *La linguistique cartésienne*, suivi de *La nature formelle du langage*, du même auteur, traduction de E. Delanneau et D. Sperber, dont l'édition américaine ne date que de 1966. Citons également *Linguistique et Anthropologie* de B. L. Whorf, chez Denoël, et signalons qu'on nous promet, pour très bientôt, Humboldt, Jespersen et Bloomfield. Tous ces auteurs sont trop bien connus de nos lecteurs canadiens, qui ont pu les lire dans la langue d'origine, pour avoir besoin d'être présentés. Mentionnons toutefois l'excellente qualité des traductions et l'heureuse idée qu'on a eu d'inscrire la pagination originale, entre crochets, dans les marges de *La linguistique cartésienne* : cela facilite grandement la comparaison des textes.

Il faut encore signaler *La linguistique structurale*, par G. C. Lepschy, traduit de l'italien par Louis-Jean Calvet, (Payot, 1968), qui s'adresse modestement « à un vaste public, c'est-à-dire à un public non linguiste dans sa majorité » ; en fait, ce petit ouvrage peut constituer une fort bonne introduction à l'usage des étudiants qui abordent cette matière pour la première fois, ainsi que pour les philologues et les « littéraires » qui se méfient encore de la linguistique moderne parce qu'ils ne la connaissent pas. Ils y trouveront, présentés en termes clairs, l'essentiel de ce que doit savoir l'honnête homme du XXe siècle sur Ferdinand de Saussure, l'école de Prague et celle de Copenhague, le structuralisme américain, la linguistique structurale et la grammaire transformationnelle, ainsi qu'une bibliographie sommaire, utile à ceux qui auraient envie d'en savoir davantage.

Parmi les rééditions, citons le *Cours de linguistique générale*, dont le format nouveau est plus commode que l'ancien, mais qui n'a pas subi de modification importantes ; *Le langage*, de Joseph Vendryès, aux Editions Albin Michel, incorpore au texte de la nouvelle édition les Appendices rédigés par l'auteur pour les réimpressions successives de son livre et s'enrichit d'une bibliographie complémentaire mise à jour jusqu'à 1968 ; la cinquième édition des *Éléments de linguistique romane* d'Edouard Bourciez, révisée par l'auteur et par les soins de Jean Bourciez, chez Klincksieck, répond à la demande du public savant qui ne pouvait plus trouver cet ouvrage en librairie ; *La communication et l'articulation linguistique* (Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université libre de Bruxelles, Tome XXXI) dont

l'auteur, Eric Buysens, nous dit qu'elle « constitue effectivement une nouvelle édition de son ouvrage paru en 1943 sous le titre *Les langages et le discours, Essai de linguistique fonctionnelle dans le cadre de la sémiologie* » n'apporte, en fait, rien de très nouveau et risque de décevoir le lecteur averti; la *Syntaxe du français moderne. Ses fondements historiques et psychologiques*, par Georges et Robert Le Bidois, (2e édition, Picard, 1968), accueilli avec enthousiasme par « le public lettré » à qui répugne « le jargon rébarbatif » de « nos linguistes modernes » est un excellent exemple des grammaires traditionnelles et normatives axées sur la langue écrite et littéraire. On y trouve, et c'est heureux, de nombreux modèles de bon usage et de beau langage, mais on y chercherait en vain l'analyse de « la langue considérée en elle-même et pour elle-même », c'est-à-dire une étude affranchie des considérations esthétiques et sociales qui sont étrangères à la méthode scientifique; on n'y voit pas non plus l'image de la langue « en train de se faire », celle des Français qui n'ont pas étudié le latin et le grec (ils sont pourtant les plus nombreux!), celle qui sert à la communication spontanée et dont il est si urgent de pénétrer les mécanismes compliqués et subtils pour parvenir à une connaissance profonde de l'esprit humain. Citons enfin pour mémoire la réimpression de *L'emprunt linguistique*, de Louis Deroy, par la Société « les Belles-Lettres », et celle de *La grande invention de l'écriture et son évolution*, de Marcel Cohen, par l'Imprimerie Nationale (Librairie Klincksieck, 3 volumes). En dix ans, cet ouvrage a moins vieilli que d'autres pour la simple raison que les études récentes en linguistique ont singulièrement négligé le signe graphique. A tort, du reste, puisque la civilisation occidentale repose sur la transmission écrite des connaissances; il faut se hâter de combler les lacunes dans ce domaine avant que l'ère de l'Image n'ait remplacé complètement la nôtre, et c'est peut-être un avertissement que nous lance, au terme de cinquante années de recherches, le grand sociologue du langage.

De tous les ouvrages nouveaux, c'est *Le langage*, vingt-cinquième volume de l'« Encyclopédie de la Pléiade », publié aux Éditions Gallimard, sous la direction d'André Martinet, qui connaîtra sans doute le plus grand succès de librairie. Appui d'une collection prestigieuse, autorité d'un grand nom, présentation agréable y seront bien pour quelque chose. Mais les qualités

intrinsèques de l'ouvrage lui assurent d'ores et déjà une permanence bien méritée. En effet, *Le langage* n'est ni une anthologie, bien qu'il ait été composé par trente-six spécialistes fort divers, ni une encyclopédie, en dépit du titre de la collection dans laquelle il s'inscrit; c'est un traité, presque une somme. Ses auteurs se sont unis pour proposer à notre réflexion une vision cohérente d'une réalité extrêmement complexe. Une fois les prémisses posées, à savoir que le langage est un moyen de communication empruntant une multitude de formes diverses, que l'observation est le seul moyen légitime d'accéder à l'intelligence des phénomènes masqués par l'opacité matérielle des formes, que sous la multiplicité apparente des divergences formelles se cachent des constantes psychiques inéluctables, et que, par conséquent, il faut étudier non seulement la nature et la morphologie des faits, mais avant tout leur fonctionnement, une fois donc l'éclairage mis en place, tout trouve sa place naturelle, dans le tableau du langage : la communication, la langue, l'acquisition du langage, ses désordres, ses fonctions secondaires, ses représentations graphiques, le langage et les groupes humains, l'évolution des langues, quelques types de langues, les langues dans le monde d'aujourd'hui, les familles de langue. Mais, si louable que soit un tel effort d'homogénéité, on peut regretter qu'il sacrifie à l'orthodoxie la diversité fertile des thèses neuves, originales et non conformistes, voire contradictoires. On eût aimé, par exemple, qu'une part plus large fût faite aux transformationnistes — si la thèse de Chomsky est l'objet d'un court passage (au chapitre « Enseignement et apprentissage d'une langue seconde »), Gross, Katz, Fodor et Postal ne figurent même pas à l'index des noms cités. Au reste, ni l'école américaine, ni l'école russe n'occupent dans l'ouvrage une place proportionnelle à leur importance dans le monde; la linguistique japonaise n'y est pas considérée. En somme, les apports étrangers ne sont retenus que dans la mesure où ils s'insèrent harmonieusement dans un ensemble qui demeure avant tout français et prudent.

Deux ouvrages, de moindre envergure, ont retenu notre attention. Ce sont l'*Introduction aux études de linguistique romane, avec considération spéciale de la linguistique française*, (Linguistique appliquée, n°3, Didier, 1966) par Willy Bal, et les *Éléments de linguistique*, (Orthophonie 1, Baillière, 1968 par

L. Bondy. Chacun à sa façon, ces deux manuels comblent une lacune grave. En effet, jusqu'à maintenant, les étudiants francophones ne disposaient (hors le *Cours...* de Saussure) d'aucun ouvrage de présentation moderne spécialement orienté vers l'enseignement et donnant la priorité aux exemples empruntés au français. Nous nous réjouissons donc de l'initiative prise par ces deux auteurs et nous souhaitons à leur travail une large diffusion.

*Ferdinand de Saussure ou le structuraliste sans le savoir*, par Georges Mounin, (Seghers, 1968), rend hommage au grand maître qu'il présente au public à l'aide de textes choisis accompagnés d'une courte bibliographie et de quelques illustrations (portrait, maison, manuscrits, château de Vufflens où est mort Ferdinand de Saussure en 1913). Un bon livre d'accompagnement pour le *Cours*.

Dans une plaquette qui a pour titre *Présentation de la linguistique. Fondements d'une théorie* (Klincksieck, 1967, 78 p.) Bernard Pottier fait le point de ses idées sur le fonctionnement du langage. Il s'agit d'un résumé succinct dont chaque paragraphe, comme le dit lui-même l'auteur, « pourrait faire l'objet d'une monographie ». Les explications y sont souvent ramenées à de simples schémas. C'est une pause pour reprendre haleine et mesurer le chemin parcouru. Le lecteur en profitera pour avoir une vue d'ensemble sur la linguistique fonctionnelle conçue dans une optique différente de celle de Martinet, et pour s'initier à la terminologie qu'elle s'est forgée.

*Les nouvelles tendances de la linguistique*, par Bertil Malmberg, (P.U.F., 1966), résume l'état présent des études linguistiques contemporaines en Europe (moins la Russie) et en Amérique à partir de Saussure et l'Ecole de Genève. C'est un ouvrage consciencieux et fouillé qui rendra de précieux services au chercheur désireux de s'orienter dans le dédale de la linguistique moderne.

*La phonétique*, dont l'étude est depuis longtemps répandue dans les pays de langue française, s'enrichit de trois titres nouveaux : *Prononociation du français standard*, *Aide-mémoire d'orthoépie*, par Pierre Léon, (Paris, Didier, 1966), *La phonétique internationale au service de l'école active*, par Béatrice Filiatrault, s.s.a., (Montréal, Beauchemin, 1967) et *Phonétique appliquée*, par André Clas, Jeanne Demers et René Charbonneau, (Montreal, Beauchemin, 1968).

Le premier est destiné aux étudiants étrangers et se veut « un opuscule...aussi schématique et simplifié que possible » des règles d'orthoépïe, une sorte de « grammaire des sons d'une langue » qui indique « à côté de la norme phonétique, les tolérances admises et les tendances actuelles de la prononciation française ». Ce manuel est rédigé entièrement en français, ce qui laisse supposer une certaine connaissance de cette langue de la part des étudiants. Les règles sont exposées sous forme de tableaux schématiques qui permettent de saisir rapidement la logique de l'ensemble ; les exercices de lecture portent sur des sujets variés (poésie, prose littéraire et scientifique, conversations empruntées à *l'Elaboration du français élémentaire* et comportent un chapitre qui constitue une heureuse innovation dans ce domaine : l'étudiant doit retrouver la transcription orthographique à partir de la transcription phonétique.

Le second s'adresse « aux professeurs des niveaux élémentaire et secondaire, et davantage encore, aux futurs professeurs appelés à l'enseignement du français dans les écoles actives ». Chaque chapitre porte sur un phonème français et son orthographe, et comporte de nombreux exercices de prononciation sous forme de comptines, donc facilement assimilables par de jeunes écoliers.

*La Phonétique appliquée* est un ouvrage général visant à faire connaître les sons du français, leur nature articuloire et acoustique. Il est manifestement conçu en fonction des étudiants du niveau supérieur et des professeurs de langue française, et devrait figurer dans toutes les bibliothèques scolaires aussi bien qu'aux programmes de formation des maîtres. Le texte, remarquable de concision, s'accompagne d'une illustration très riche : schémas articuloires, photographies des lèvres et de tracés obtenus à l'aide du kymographe, du sonographe et du mingographe. La description de chaque phonème est résumée dans une formule graphique, reprise à la fin du volume dans un tableau récapitulatif; les correspondances entre l'A.P.I., la transcription française, et celle des romanistes est présentée sous forme de tableau; des fiches récapitulatives permettent à l'étudiant de consigner ses notes dans le manuel même; les trois principales théories de la phonation (myo-élastique, neuro-chronaxique, muco-ondulatoire) sont évoquées dès le début et une bibliographie complète le tout.

Il n'est pas inutile, avant de clore le chapitre de la phonétique,

de rappeler que la 3<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire de prononciation française*, de Léon Warnant vient de paraître aux Editions Duculot, (Gembloux, Belgique).

Les *grammaires* sont nombreuses et d'obédiences très diverses. Frédéric Deloffre destine aux étudiants de la nouvelle licence-ès-lettres une petite grammaire de la phrase, descriptive et normative, intitulée *La Phrase française*, (Société d'Édition d'enseignement supérieur, 1967), dans laquelle il élargit un peu les cadres de la grammaire traditionnelle mais sans trop bouleverser les habitudes acquises. Georges Galichet reprend, dans sa *Grammaire structurale du français moderne*, (Montréal, Editions H.M.H., 1967), le postulat psychologique qui lui est cher, et y ajoute, à l'intention des maîtres, un long chapitre sur les « applications pédagogiques » de sa méthode à l'aide de nombreux schémas assez arbitraires qui devraient, si l'on en croit l'auteur, donner à l'élève « l'intuition des principales valeurs de la langue qui ordonnent le système des signes ».

Jean Dubois poursuit le travail commencé dans sa *Grammaire structurale du français moderne : nom et pronom* (Larousse, 1965), et publie sous le même titre deux volumes dont les sous-titres sont respectivement : *le verbe* (1967) et : *la phrase et ses transformations* (1969). Il se réclame des méthodes de la grammaire générative et transformationnelle qu'il applique à la description d'un corpus tiré du français commun. Le résultat est un ouvrage essentiellement pratique et didactique qui explique bien le jeu des formes françaises en faisant ressortir la permanence de sens à travers la variété des formulations et met ainsi en lumière la grande souplesse du français. Beaucoup plus abordable que les ouvrages théoriques, cette étude risque moins de rebuter les commençants à qui il manque, pour saisir la portée des travaux transformationnistes, une formation suffisante en logique formelle. En ce sens, on peut espérer qu'elle favorisera la diffusion d'une thèse nouvelle et hardie, encore mal exploitée dans le domaine français, et permettra de l'approfondir pour en apprécier la portée véritable.

Ernest Richer, s.j., qui s'applique à « simplifier l'enseignement du français et à en purifier la pédagogie » est l'héritier spirituel de Tesnière à qui il a emprunté la théorie des « lieux linguistiques ». Ses deux derniers ouvrages, *Syntaxe I, 30 questions sur*

*l'analyse du langage articulé et Syntaxe II, l'analyse syntaxique selon la théorie des lieux linguistiques*, (« Essais pour notre temps », 4 et 5, Desclée de Brouwer, 1967), procédant un peu à la manière du dialogue socratique, essaient de répondre aux questions que suscite chez les enseignants et les étudiants la vision structurale du phénomène linguistique.

Jean-Claude Corbeil fait sien le point de vue de son maître Bernard Pottier dans *Les structures syntaxiques du français moderne. Les éléments fonctionnels dans la phrase*, (Klincksieck, 1968), et fonde l'analyse syntaxique, distincte de l'analyse syntagmatique qui serait celle de Tesnière, sur les rapports entre la forme et la substance. Sa grammaire fait donc une large place à l'analyse sémantique qui, sans être au premier plan du travail de découpage, fournit cependant un sérieux appoint à l'analyse des formes « chaque fois que, de toute évidence, un phénomène syntaxique est l'extériorisation d'un fait de signification ». Ses conclusions sont étayées d'une étude statistique poussée qui seule, selon lui « donnera... aux recherches des structures de la langue l'objectivité et le réalisme qui leur manquent trop souvent » car « Tout, dans la parole, est affecté d'un indice de fréquence. » et « Décrire de la même manière le rare et le fréquent fausse toute la perspective. »

Parallèlement aux grammaires de langue, la grammaire générale du langage est l'objet de recherches nombreuses en Amérique depuis la publication, en 1957, de *Syntactic Structures*, par Chomsky à qui nous devons l'élaboration du *modèle transformationnel*. Ce modèle, un jeune linguiste belge, Nicolas Ruwet le présente au public de langue française dans un ouvrage remarquable, qui fut à l'origine sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Liège en 1967, et qui s'intitule *Introduction à la grammaire générative*, (Plon, 1967). Dans son introduction, Nicolas Ruwet retrace l'évolution de la méthode scientifique qui, de *taxinomique* est devenue *théorique*. En clair, cela veut dire qu'au lieu « de collectionner et de classer des faits nouveaux » il s'agit « de construire — à partir d'un nombre limité d'observations et d'expériences — des théories générales, des modèles hypothétiques, destinés à expliquer les faits connus et à en prévoir de nouveaux ». Certes, « l'opposition entre ces deux conceptions, taxinomique et « théorique », de la science, ne coïncide pas avec



celle de la linguistique traditionnelle et de la linguistique structurale », mais « dans l'ensemble, la formulation de modèles théoriques est restée, dans la plupart des travaux, traditionnels ou structuralistes, à un stade assez intuitif; or, ... la validation d'une théorie dépend, de façon essentielle, de la précision avec laquelle elle est formulée ». C'est cette précision dans la formulation qui est apparue aux transformationnistes, comme la première tâche de la grammaire : « *une grammaire doit être capable d'énumérer explicitement toutes les phrases qui sont incontestablement grammaticales, ou bien formées dans la langue étudiée, et d'exclure explicitement toutes les séquences qui sont incontestablement agrammaticales dans cette langue.* » (en italique dans le texte). Pour y parvenir, ils ont substitué aux procédures classiques qui « se ramènent toujours à une combinaison d'opérations de segmentation et de substitution » des modèles de grammaire générative, dont la *grammaire syntagmatique*, qui s'est révélée insuffisante pour rendre compte des phrases complexes, notamment des segments à constituants discontinus, et la *grammaire transformationnelle* dont « la fécondité et la puissance descriptive » est démontrée par l'analyse, faite par Chomsky et ses collaborateurs, d'un certain nombre de problèmes posés par l'anglais. Le modèle transformationnel, exposé par Ruwet avec une clarté rare, a fait naître une hypothèse, à savoir que « le langage est articulé en une structure profonde et en une structure superficielle », la première constituant un substrat commun à toutes les langues, la seconde rendant compte des divergences observables. Si l'on admet cette hypothèse, on est amené à postuler l'existence « d'un ensemble d'universaux *formels* » et « d'un certain nombre d'universaux *substantiels* ». La théorie des *universaux* de langage permet d'aborder sous un jour nouveau « le vieux problème des rapports entre la grammaire et la logique », mais ce développement exigerait, à lui seul, un autre livre et même davantage. La dualité des structures profonde et superficielle pose un autre problème fondamental, celui de « savoir pourquoi le langage est organisé de cette façon ». Ce problème n'est pas prêt d'être résolu, mais nous sommes redevables à Nicolas Ruwet d'avoir démontré « que c'est seulement le développement d'une théorie linguistique générale suffisamment riche et rigoureuse qui, à la fois, a permis de poser ce problème, et peut aider à le résoudre un jour ».

Les rapports entre la structure profonde du langage et le calcul des propositions ne pouvaient échapper aux logiciens, aux mathématiciens et aux utilisateurs de machines électroniques, dont l'activité s'exerce dans le domaine des signes, particulièrement celui de l' « écriture ». Aussi a-t-on vu se multiplier les études de linguistique quantitative, d'analyse numérique du langage et du traitement de l'information, qui s'inspirent de la grammaire générative pour élaborer des grammaires formelles. Maurice Gross et André Lentin ont réuni sous le titre de *Notions sur les grammaires formelles* (Gauthier-Villars, 1967) la matière des cours qu'ils ont professés dans le cadre de diverses Chaires et Institutions, notamment à Paris, à Toulouse et à Philadelphie. D'un caractère essentiellement didactique, cet ouvrage très technique suppose une bonne formation en mathématique et en logique formelle et s'adresse aux spécialistes.

*Les modèles linguistiques*, de I. I. Revzin, traduit par Yves Gentilhomme, (Monographies de linguistique mathématique 2, Dunod, 1968) soumet à l'épreuve de la *simulation* les diverses méthodes inductives et déductives qui ont marqué l'évolution de la linguistique contemporaine depuis le fondement de la linguistique *interne* par Saussure jusqu'à l'avènement des théories syntaxiques de Chomsky, y compris les recherches de l'école russe. Le schéma proposé est « unilatéral, car il ne tient pas suffisamment compte de la fonction de communication de la langue » mais la simulation de cette fonction exige « une large introduction des concepts de la théorie de l'information » et sort du cadre de cet ouvrage.

L'analyse linguistique trouve un champ d'application naturel dans l'*enseignement des langues*. Le Conseil de la Coopération Culturelle a donc résolu de diffuser, par l'intermédiaire de l'Association Internationale d'Éditeurs de Linguistique Appliquée (AIDELA), les ouvrages se rapportant à l'enseignement des langues vivantes. Les quatre premiers titres parus sont *Les Théories Linguistiques et leurs Applications* (1967), *Le Laboratoire de Langues dans l'Enseignement Supérieur* (1967), *Les Langues Vivantes dans le Monde Moderne* (1968) et *Les Langues Vivantes en Grande Bretagne et en Irlande* (1968). A Montréal, le Centre Éducatif et Culturel a publié *Initiation à la linguistique appliquée à l'enseignement des langues*, par Guy Rondeau (1965), et *Applied Linguistics and the Teaching of French/Linguistique appliquée et*

*enseignement du français*, par les soins de Pierre Léon, rédacteur (1967). Tous ces ouvrages rendront service aux professeurs de langues qui, sans être spécialistes de la linguistique, désirent renouveler leur enseignement pour le mettre en accord avec les théories modernes. Mentionnons, pour mémoire, *La Linguistique et ses applications, Initiation aux études de linguistique et de littérature* (Centre de Psychologie et de Pédagogie, 1968), par Jean-Pierre Béland et Roland Arpin, qui est, en fait, un manuel pratique destiné aux élèves du cours secondaire.

L'étude du lexique a donné lieu à quelques *dictionnaires*. Le *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*, par Albert Dauzat, Jean Dubois et Henri Mitterand (Larousse, 1968), se distingue de ses prédécesseurs par un élargissement de « la perspective synchronique et encyclopédique qui a inspiré le choix des termes étudiés » et par une conception renouvelée de l'étymologie en vue de suivre les principales étapes de l'évolution des mots. Les littéraires se réjouiront d'apprendre que Bernard Quemada a collationné deux tragédies au Centre d'étude du vocabulaire français de la Faculté des lettres et sciences humaines de Besançon : *P. Corneille, Le Cid : concordances, index et relevés statistiques établis d'après l'édition de Marty-Laveaux et J. Racine, Phèdre : concordances, index et relevés statistiques établis d'après l'édition de P. Mesnard* (les deux ouvrages, Larousse, 1968). Les concordances, très répandues dans le monde anglo-saxon, étaient inconnues en France avant 1965. Elles sont des instruments de travail d'une valeur inestimable pour les chercheurs soucieux d'exactitude et de précision dans leurs études lexicales et stylistiques.

Teilhard de Chardin aura sans doute été l'un des témoins les plus intéressants de notre temps. Or, pour ne pas risquer de trahir sa pensée en l'exprimant avec des mots d'usage courant, donc attachés à des notions dépassées, il s'est créé un vocabulaire à son usage, lequel n'a pas manqué de susciter les commentaires, voire les reproches. Critique éclairé, Marie-Christine Deckers entreprend un examen systématique, dans la perspective de la linguistique française, des néologismes chez le célèbre paléontologiste, et livre au public savant et cultivé un excellent commentaire lexicologique : *Le vocabulaire de Teilhard de Chardin. Les éléments grecs*, (Publication du Centre de Lexicologie fran-

caise de l'Université catholique de Louvain, Gembloux, Duculot, 1968).

Un dictionnaire d'un nouveau genre est en voie d'élaboration. Fernand Criqui prépare, en effet, la publication du *Lexique permanent* : « *Mots et Concepts* » (Strasbourg, Pantos, 1967) dont trois fascicules ont déjà paru : (1, Aristocratie – arracher; 2, Laboratoire – Cent; 3, Liturgie – Lymphé). L'intérêt que présente cet ouvrage, outre la richesse du contenu, consiste dans sa présentation sous forme de cahiers à feuilles volantes permettant d'y insérer les corrections, additions et modifications subséquentes de manière à le tenir à jour : c'est un véritable dictionnaire perpétuel. Les termes y sont définis par leur place dans les séries synonymiques et antonymiques associées à chacun de leurs aspects; un ensemble d'expressions analogiques (mots, groupe de mots et constructions de phrases) indique l'aire du champ sémantique correspondant; des citations illustrent non seulement l'emploi du mot cité mais aussi ceux des termes connexes.

Au fur et à mesure que la lexicographie évolue le tableau des résultats qu'elle engendre demande à être remanié. Dans son *Histoire des dictionnaires français* (Larousse, 1968), Georges Matoré passe en revue les textes lexicographiques qui ont existé et l'antiquité à nos jours. Une lacune cependant, que l'on s'explique mal, celle du *Dictionnaire inverse de la langue française* de Juillard (Mouton, 1965).

Enfin, parmi les ouvrages d'inspiration traditionnelle, on note la troisième édition du recueil de Georges Gougenheim, *Les Mots Français dans l'histoire et dans la vie* (Picard, 1968), qui réunit les articles parus mensuellement depuis 1952 dans le Bulletin pédagogique de l'Alliance française, l'*Enseignement du français aux étrangers*.

La *stylistique* n'a pas échappé à l'influence de la linguistique et les études récentes témoignent d'un rapprochement de bon augure entre ces deux disciplines dont les méthodes et les champs d'activité, ont été parfois très éloignés. Dans *L'étude des styles* (Didier, 1969), Bernard Dupriez cherche honnêtement à délimiter leurs frontières respectives et, après avoir récapitulé les diverses conceptions du style chez les auteurs contemporains, jette les bases d'une nouvelle science qu'il appelle la *stylématique*. Celle-ci

emprunte à la linguistique la méthode de la commutation, et les étapes successives de sa démarche sont la segmentation, la commutation (clé de l'analyse), l'interprétation et l'intégration, démarche qui doit aboutir à la critique objective des textes littéraires. « Ce livre lance une idée, mais il y a des lacunes. L'étude des rythmes et des sonorités, notamment, a fait des progrès récents dont nous n'avons pu tenir compte. » confesse l'auteur, qui ajoute : « Ce livre est un cheminement. Puisse le lecteur y trouver dès à présent de quoi orienter son effort de compréhension d'autrui ». Nous souhaitons vivement voir bientôt la suite de ce cheminement qui débouche déjà sur des perspectives attirantes.

Faut-il, ou non, rationaliser *l'orthographe* ? C'est la question à laquelle s'efforce de répondre René Thimonier, dans *Le système graphique du français* (Plon, 1967). Après avoir démontré que ce système est beaucoup moins incohérent qu'on le croit puisqu'il reflète l'histoire de la langue et donc se justifie par des raisons étymologiques et logiques, l'auteur conseille prudence et discrétion : pas de renouvellement, tout au plus quelques modifications de détail.

Jacques Derrida remet en question la notion même d'écriture. Signifiant de signifiant ou origine du langage ? Etude qui se veut historico-métaphysique, et dont le style n'est pas sans rappeler celui de Lacan, *De la grammatologie* (Editions de Minuit, 1967), bouleverse la conception rationaliste du langage et inverse les rapports du « supplément » et de la « source ».

Est-ce à dire que le structuralisme est mort ? La « seconde génération » s'interroge. Non sans inquiétude. « *Qu'est-ce que le structuralisme ?* » (Seuil, 1968) est l'avance lente et prudente d'un groupe de pèlerins du savoir : Oswald et Ducrot, « Le structuralisme en linguistique », Tzvetan Todorov, « Poétique », Dan Sperber, « Le structuralisme en anthropologie », Moustafa Safouan, « De la structure en psychanalyse, contribution à une théorie du manque » et François Wahl, « La philosophie entre l'avant et l'après du structuralisme ». Le lecteur qui les suivra jusqu'au terme de leur aventure n'en reviendra pas guéri de son incertitude mais il ne pourra plus abandonner les voies de l'exploration.

Les deux voies d'accès du réel, la diachronie et la synchronie,

dont l'importance de les distinguer clairement pour mener à bien l'étude des langues s'est imposée à Saussure, ont amené André Jacob à pénétrer le domaine, plus vaste, du langage humain considéré comme un effort de dépassement du temporel. *Temps et langage* (Armand Colin, 1967) est un ouvrage d'inspiration guillaumienne qui examine la place, et le déplacement, du sujet parlant à l'intérieur de la temporalité.

Mais pourquoi le langage ? Pourquoi « ce besoin de parler » ? C'est cette question fondamentale de la philosophie qui est posée par Brice Parrain, dans sa *Petite métaphysique de la parole* (Gallimard, 1969).

Si, comme l'affirme Tzvetan Todorov, « l'étude du langage est aujourd'hui une dimension nécessaire de la culture », il est impérieux de mettre les penseurs « en contact avec la science linguistique, partout où elle se fait ». D'où l'importance des périodiques pour toutes les disciplines modernes. Aussi tenons-nous, avant de terminer, à attirer l'attention de nos sélecteurs sur la revue *Langages* (Larousse, Didier, depuis 1966) qui s'est donné pour tâche de mettre à la portée des lecteurs de langue française les travaux des linguistes de tous les pays et de toutes les écoles. Chaque numéro est consacré à un thème défini et confié à un rédacteur particulier qui en est, en quelque sorte, l'éditeur. La formule est heureuse et la tenue scientifique de cette revue est impeccable.

Le tour d'horizon que nous venons de faire n'a pas la prétention d'être un panorama de la littérature de la linguistique. Nous nous sommes borné, pour des raisons bien évidentes, à présenter à nos lecteurs les quelques ouvrages sur des questions de langage publiés au cours des deux ou trois dernières années et dont nous avons eu connaissance.

Université de Montréal

IRÈNE V. SPILKA